



Candidat républicain aux fonctions de gouverneur de l'Illinois.

Pressé Associés

Peoria, Illinois, 9 mai. Le juge Richard Yates, qui vient d'être choisi par la convention républicaine de l'Illinois comme candidat aux fonctions de gouverneur, est un fils de « Dick » Yates, le fameux gouverneur de guerre de cet état. Il n'est âgé que de trente-neuf ans.

TEMPERATURE

Du 9 mai 1900.

Table with temperature data: Fahrenheit and Centigrade for morning, midday, and 6 P.M.

Bureau météorologique.

Washington, 9 mai. Indications pour la Louisiane. Temp. beau jeudi et vendredi; vents frais du nord à est.

EN AVANT !

Paris ne s'est pas construit en un jour, dit un adage qui est aussi juste qu'ancien. Au Créateur même, il a fallu six jours ou six époques pour achever son œuvre. Il n'est donc pas étonnant que l'ensemble des réformes entreprises par l'ancienne administration laisse beaucoup à désirer, et que l'on ait à signaler bien des lacunes que l'on n'a pas su combler, bien des fautes que les réformateurs eux-mêmes n'ont ni aperçues, ni pu éviter. Ils avaient à lutter contre la routine invétérée des uns, contre les mauvais vouloir des autres, contre les obstacles que certaines ambitions opposaient à leurs desseins, et surtout contre une foule de petites erreurs d'exécution qui étaient, chez eux, le fruit de l'expérience. Aujourd'hui, la situation est changée. Plus de cet esprit ronflant qui trouvait des obstacles à toutes les améliorations. Les mauvais vouloir sont domptés et les ambitions réduites au silence; les inexpériences ont été signalées, et l'on peut marcher droit vers le but que l'on veut atteindre. Ce n'est pas une petite affaire que l'entreprise qui commence actuellement. C'est toute une reconstruction à opérer et nous croyons qu'elle s'opérera heu-

Une Déclaration assez Singulière du Maire, M. P. Capdevielle.

Notre reporter se trouvant, hier, à l'Hôtel de Ville, comme à l'ordinaire, a pu voir le maire, M. P. Capdevielle. Celui-ci lui a déclaré que M. Mehle, le nouveau président du Conseil, n'avait pas consulté sur la formation des comités. Nous trouvons le fait assez singulier. Il nous semble que le chef de la municipalité a bien quelque chose à voir dans tous ces petits arrangements, puisqu'il porte la responsabilité de tout ce qui se fait de bien ou de mal dans le gouvernement de la communauté. Toute la question de nos affaires repose précisément sur les travaux des comités. Il faut donc que le maire sache ce qui se passe dans leur sein et que, le cas échéant, il soit à même de prévenir les fautes qui peuvent s'y commettre. Quand même le bon ordre, d'un côté, le bon sens, de l'autre, n'exigeraient pas, en pareil cas, une étroite entente entre le président du Conseil et le maire, les règles les plus élémentaires de la courtoisie n'indiquent-elles pas au président la conduite qu'il avait à tenir? Nous ignorons s'il existe déjà des petites manœuvres pour enlever au nouveau maire une partie quelconque de l'autorité qui lui revient en vertu de la loi; nous avons horreur de ces petites manœuvres qui n'ont d'autre but que de contrecarrer l'autorité à leur profit et de satisfaire de mesquines ambitions, des amours propres mal placés, et nous sommes persuadé que le nouveau maire saura faire respecter son autorité, toute son autorité. Si certaines gens s'imaginent avoir choisi un homme de paille dont ils feront ce qu'ils voudront, une girouette qu'ils feront tourner au gré de leurs petits intérêts, ils se trompent du tout au tout.

La Visite du Tsar.

Nous lisons dans le Journal des Débats: Une dépêche de Saint-Petersbourg annonce que le tsar serait décidé à visiter l'Exposition et qu'il viendrait à Paris vers la fin de juillet, après avoir été, à Vienne, l'hôte de l'empereur François-Joseph. Cette nouvelle ne saurait être accueillie en France qu'avec une vive satisfaction: la présence de Nicolas II ne manquera pas de donner à l'Exposition un nouveau lustre et elle prouvera à tous, ce dont nos adversaires seuls, d'ailleurs, se croyaient en droit de douter, que l'alliance de la France et de la Russie est toujours aussi solide que par le passé. Depuis quelques mois, certains journaux étrangers faisaient mine de croire que les sentiments réciproques, dont le tsar et le gouvernement français s'étaient donné jadis de si éclatants témoignages, étaient quelque peu refroidis, et ils laissaient entendre que M. Loubet, pour diverses causes, n'inspirerait pas à Nicolas II les mêmes sentiments de confiance que Félix Faure. Nous n'avons jamais ajouté foi à ces bruits, sachant bien que les récits sur lesquels ils étaient fondés étaient indignes d'être pris au sérieux par l'homme bien renseigné et de bon jugement qu'est le tsar; mais les pires sottises font leur chemin, et, dans nos poli-

miques de presse, dans les commentaires des étrangers surtout, celles-là tenaient une certaine place: la décision prise de Nicolas II fera bonne justice de ces propos, et il est à souhaiter qu'elle coupe court à une campagne des plus fâcheuses. Il n'y avait aucune raison politique d'imaginer d'ailleurs que l'alliance put être quelque peu desserrée. Cette alliance n'était point le fait d'un moment d'enthousiasme passager et d'on ne sait quel élan sans lendemain; Alexandre III, qui en est l'auteur, n'avait pas pour habitude d'improviser ses décisions; les idées naissaient lentement dans son cerveau bien pondéré, il réfléchissait mûrement avant d'agir; mais il était rare que, quand il agissait, la solution qu'il émettait posée ne fût pas la meilleure. Il avait, avec un sens admirable des nécessités de la Russie et de l'Europe, compris quelle force poussait l'une vers l'autre deux puissances dont les intérêts ne se choquaient nulle part ou à peu près, et qui, presque partout, étaient les mêmes. Il jugeait trop nettement les choses pour se laisser arrêter par des préjugés et des tendances du gouvernement français, que quelques-uns autour de lui cherchaient à exploiter en faveur d'un système politique qui avait fait son temps, une fois sa décision prise, il alla droit au but: les prétentions de la Russie en Europe sont demeurées les mêmes depuis Alexandre III; rien n'y est changé, et il est naturel que le tsar avertisse dans l'entente franco-russe, Nicolas II l'y retrouve encore. Il va sans dire que ceux qui souhaiteraient à l'étranger la rupture de cette entente et qui y travaillent de leur mieux, vont changer leurs batteries et qu'ils reprendront le vieux thème, bien usé cependant, du caractère agressif essentiel à l'alliance de la France et de la Russie. Nous entendrons dire une fois de plus que, si l'Exposition est une trêve imposée à nos velléités belliqueuses, aussitôt la dernière barrière enlevée et le dernier lampion éteint, nous profiterons de l'occasion pour nous précipiter sur quel qu'un de nos voisins. Cette accusation nous a toujours paru admirable, lancée au peuple qui a supporté, il y a deux ans, sans perdre patience, une des campagnes offensives les plus pénibles que jamais presse ait dirigées contre un pays; mais il semble bien que la France et la Russie, comme tout l'Europe continentale, d'ailleurs, ont donné, ces derniers mois, la preuve de leur humeur pacifique. Alors que tant d'espérances aventureuses possèdent à profiter des embarras de l'Angleterre, rien, ni à Paris, ni à Saint-Petersbourg, n'a été fait pour les augmenter: les efforts de la Russie vers la Perse et ceux de la France au Tonkin étaient la suite d'une politique bien ancienne et ne saurait de bonne foi être jugés comme des coups de filets en eau trouble. Et quand la presse anglaise s'efforçait de soullever à nouveau la question des Balkans pour occuper la Russie, alors que l'empire britannique avait les mains liées, que de toutes parts des allusions étaient faites au désintéressement actuel de l'Angleterre de ce qui se tramait dans la péninsule où l'hégémonie russe avait été si énergiquement combattue au Congrès de Berlin, une fin de non-recevoir absolue est venue de Saint-Petersbourg; on a fait savoir que rien ne serait entrepris de ce côté et que la convention conclue jadis avec François-Joseph, convention de désintéresse-

ment réciproque, ne serait en aucune façon violée. Le passage par Vienne, de Nicolas II, avant qu'il ne se rende à Paris, donnera plus de force encore à ces déclarations, et montrera à tous le caractère pacifique du souverain et, conséquemment, de ses alliances. Nous n'avons pas cru devoir prendre ombrage des rendez-vous qui seront donnés à Berlin à l'occasion de la majorité du prince héritier; il nous semble que François-Joseph peut venir visiter son filleul en présence même du duc d'York et de quelques princes de la Maison de Savoie, sans que la paix de l'Europe soit menacée par des trames et des conspirations. Souhaitons que la même justice nous soit rendue et que le séjour du tsar à Paris, quelque satisfaction que nous en manifestions, paraisse aussi raisonnable et naturel à l'étranger: les défiances qu'il soulèverait seraient certainement encore moins justifiées. PETITS ECHOS. Le roi Alexandre se propose d'aller visiter au mois d'août l'Exposition de Paris. Il fera le voyage sans être accompagné de son père, le roi Milan, qui se rendra de son côté à Paris inconnu. D'après certains bruits, le roi Alexandre profiterait de son séjour en France pour tenter de se rencontrer avec sa mère, la reine Nathalie, dont il est séparé depuis plusieurs années. La duchesse douairière de Saxe-Cobourg et Gotha est morte à Nice, il y a quelques jours, à l'âge de quatre-vingt ans. Fille du grand-duc Léopold de Bade et de la princesse Sophie de la maison d'Holstein-Gottorp-Vasa, la duchesse Alexandrine était la sœur du grand-duc régnant de Bade. Mariée en 1842 à Ernest II prince héritier puis duc de Saxe-Cobourg et Gotha, elle ne laisse pas d'enfants. L'armée papale. A propos de manœuvres exécutées par les corps d'armée du Vatican, le Soleil nous apprend que toutes les forces dont peut disposer le Saint-Père s'élevaient à 390 hommes. Le corps de la garde noble se compose actuellement d'une cinquantaine de jeunes nobles, dont le commandant par droit héréditaire, est le prince Altieri, dont la famille fournit au Saint-Siège le pape Clément X. La garde suisse comprend cent montagnards, dont quelques uns ne sont pas originaires des Alpes suisses, mais bien des collines romaines; la garde suisse a sa caserne dans la cour de Saint-Damas, à droite de l'escalier royal. Puis vient la garde palatine, sorte de garde nationale aux rangs très réduits, dont le commandant a le grade de général. Il y a aussi une centaine de gendarmes sous les ordres d'un colonel; beaucoup de ces gendarmes sortent de la gendarmerie régulière italienne. Enfin, un corps de pompiers qui ne comprend guère que trente hommes et est commandé par un sergent, complète les forces militaires du pape. Indes anglaises. D'un correspondant: Le bruit court que la tribu des Afridis s'est de nouveau révoltée aux Indes. La Westminster Gazette publie une lettre très intéressante du

et étant donnée la petite taille de l'agresseur — un enfant de seize ans — il eût été impossible à Sipido d'atteindre le prince de Galles. On croit que les débats de l'affaire commenceront en juin prochain. AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE. Le Parc Athlétique a pris, cette année, un caractère tout-à-fait à part, qui le rend extrêmement attrayant. C'est à la fois un théâtre où l'on joue l'opéra et une salle de concert où l'on fait de l'excellente musique. Il y en a, comme on le voit, pour tous les goûts. Déjà nous avons eu Saïd Pacha, un opéra-bouffe de beaucoup de valeur. Ce soir, on nous donnera la première d'un petit chef-d'œuvre — Olivette. A la troupe de concert, s'est jointe celle d'opéra, intitulée l'Olympia, qui compte plus d'un sujet de premier ordre. Ainsi, l'on n'a jamais vu pareil succès au Parc Athlétique. WEST END. Grâce aux chaleurs qui arrivent à grands pas, et au temps qui se remet de ses affreux caprices du mois dernier, le public se porte en foule vers le Lac, qui s'anime de plus en plus, chaque soir, pour entendre les exécutions de l'Orchestre Bellestead. Il y a là plusieurs artistes qui méritent d'être cités — M. Chèvre, par exemple, qui fait des merveilles sur la petite flûte. M. Bellestead ne fait guère jouer que des compositions des maîtres les plus célèbres — Wagner, Waldeufel, Rossini, Meyerbeer, et bien d'autres encore. L'ESPRESSO DES AUTRES. A la neuvième chambre: Le président... Vous avez déjà, sous différents noms, encouru vingt-deux condamnations pour escroqueries! Le prévenu (d'un ton aimable)... Oh! puisque c'était sous des pseudonymes... Entre camarades: Comment trouves-tu Machin? Il s'embarqua au coin du passage de l'Opéra et quand il me voit passer, il s'éclaire et m'emprunte un louis, sous prétexte qu'il a promis à Malvina de la mener à l'Exposition... — C'est un gai tapour. — C'est un guet-apens! — Tu vas déjà à l'école, mon petit ami? — Oh! oui, m'sieur. — Et qu'y fais-tu? — Bé dame! j'attends qu'on sorte. Horrible! Boireau raconte une bonne fortune qui lui arriva l'an dernier. C'était une ravissante personne, dit-il, je fis sa connaissance à Belle-Ile; nous nous donnions rendez-vous au pied du phare, et c'est sans doute pour cela que l'on... s'ama fort!!! Un village cerné par le feu. Pressé Associés: Buffalo, N. Y., 9 mai — Dépêche spéciale d'Empire, Pennsylvania: Le village d'Empire est complètement cerné par les flammes. Il est impossible d'y entrer ou d'en sortir. Cinq maisons ont déjà été détruites et trois enfants ont été brûlés vifs. Les habitants sont frappés de panique. Rien de plus rafraichissant. On leur a apporté de l'habit carbonisé. Ce le trouve partout.



SIPIDO.

et étant donnée la petite taille de l'agresseur — un enfant de seize ans — il eût été impossible à Sipido d'atteindre le prince de Galles. On croit que les débats de l'affaire commenceront en juin prochain. AMUSEMENTS. PARC ATHLETIQUE. Le Parc Athlétique a pris, cette année, un caractère tout-à-fait à part, qui le rend extrêmement attrayant. C'est à la fois un théâtre où l'on joue l'opéra et une salle de concert où l'on fait de l'excellente musique. Il y en a, comme on le voit, pour tous les goûts. Déjà nous avons eu Saïd Pacha, un opéra-bouffe de beaucoup de valeur. Ce soir, on nous donnera la première d'un petit chef-d'œuvre — Olivette. A la troupe de concert, s'est jointe celle d'opéra, intitulée l'Olympia, qui compte plus d'un sujet de premier ordre. Ainsi, l'on n'a jamais vu pareil succès au Parc Athlétique. WEST END. Grâce aux chaleurs qui arrivent à grands pas, et au temps qui se remet de ses affreux caprices du mois dernier, le public se porte en foule vers le Lac, qui s'anime de plus en plus, chaque soir, pour entendre les exécutions de l'Orchestre Bellestead. Il y a là plusieurs artistes qui méritent d'être cités — M. Chèvre, par exemple, qui fait des merveilles sur la petite flûte. M. Bellestead ne fait guère jouer que des compositions des maîtres les plus célèbres — Wagner, Waldeufel, Rossini, Meyerbeer, et bien d'autres encore. L'ESPRESSO DES AUTRES. A la neuvième chambre: Le président... Vous avez déjà, sous différents noms, encouru vingt-deux condamnations pour escroqueries! Le prévenu (d'un ton aimable)... Oh! puisque c'était sous des pseudonymes... Entre camarades: Comment trouves-tu Machin? Il s'embarqua au coin du passage de l'Opéra et quand il me voit passer, il s'éclaire et m'emprunte un louis, sous prétexte qu'il a promis à Malvina de la mener à l'Exposition... — C'est un gai tapour. — C'est un guet-apens! — Tu vas déjà à l'école, mon petit ami? — Oh! oui, m'sieur. — Et qu'y fais-tu? — Bé dame! j'attends qu'on sorte. Horrible! Boireau raconte une bonne fortune qui lui arriva l'an dernier. C'était une ravissante personne, dit-il, je fis sa connaissance à Belle-Ile; nous nous donnions rendez-vous au pied du phare, et c'est sans doute pour cela que l'on... s'ama fort!!! Un village cerné par le feu. Pressé Associés: Buffalo, N. Y., 9 mai — Dépêche spéciale d'Empire, Pennsylvania: Le village d'Empire est complètement cerné par les flammes. Il est impossible d'y entrer ou d'en sortir. Cinq maisons ont déjà été détruites et trois enfants ont été brûlés vifs. Les habitants sont frappés de panique. Rien de plus rafraichissant. On leur a apporté de l'habit carbonisé. Ce le trouve partout.

Feuilleton L'Abelle de la N.O. DE... La Dot Fatale. GRAND ROMAN INEDIT. Par Georges Maldaque. TROISIEME PARTIE. II (Suite).

surgi dans son cerveau l'une de ces affluents, entre eux! Etait-il plausible qu'il soupçonnât le lien de sang qui les unissait? Lorsqu'elle lui crachait à la face sa raucance, avec ses menaces, quand elle lui disait la mort de cette Charlotte qu'il avait crue parjure, pas une allusion, par rapport à la maternité de celle-ci, ne s'échappait de la bouche inexorable de l'ennemi aimé, qu'était devenue l'amante inconnue. S'il lui reprochait de ne pas tenir sa promesse: «de faire rentrer dans la famille de son mari cette fortune qui venait de lui», elle ne lui répondait que par un cynique sourire. Dans la rage qui la stimulait, elle gardait assez de sang-froid pour ne pas livrer le secret réservé, sans doute, pour une occasion autre, dévoilé dans quelque coup de théâtre longuement prémédité. La mort l'empêchait de réaliser le plan certainement caressé. Ni les cheveux blancs, ni les yeux bleus de Chérie, ne remuaient chez Claude des sentiments qui n'eussent point eu d'objet. Lui et la vendangeuse s'étaient aimés au hasard des rencontres, avec la fougue de la belle jeunesse qui ne voit dans l'amour que les baisers. Si, à ce jeu, leurs cœurs s'étaient pris, si, dans l'absence, ils

avaient volé l'un vers l'autre, et, si après de longs mois, au coin d'un bois ou dans la vigne ils se voyaient, le mettant tout entier leur cœur, dans leurs baisers, Charlotte et Claude s'étaient pen rencontrés. Le temps, en s'écoulant, atténuait, amoindrissait l'image que le jeune homme ne demandait d'ailleurs qu'à chasser, blessé d'abord de la trahison, et pris par cet autre amour qui le guérissait du premier, plus profond, moins matériel, amour fidèle de l'époux pour qui l'épouse incarnait le bonheur du foyer. De sa première maîtresse il ne se souvenait, quand une réminiscence du passé l'amenaient à penser à elle, que comme d'une belle fleur sauvage qui lui avait donné tout son parfum. Il revoyait une grande gaillard de très robuste, avec une gorge de blonde que le soleil brûlait sous l'indienne de la camisole. Ses cheveux ressemblaient à des épis mûrs, et ses yeux à des perle-venches. Elle avait la bouche rouge, le nez éclatant, la parole facile. Chérie, malgré ses cheveux un peu plus pâles, malgré ses yeux beaucoup plus doux, ne rappelait point dans sa délicatesse, la fille des champs, morte d'avoir aimé celui qu'elle appelait: notre maître. Elle continuait à parler, l'orpheline recueillie par la châtelaine du Val-Rose.

Ce qu'elle disait n'était pas pour éveiller son soupçon. Elle voulait rester étranger à ce qu'il laisserait finir la peine qu'il eût dû subir. Pour la troisième fois elle avait répété: —Je serais morte, monsieur Claude. Puis, la tête penchée davantage sur l'épaule, abaissant les paupières pendant que ses mains se joignaient! —Qu'étais je moi?... Toujours brutalisée, triste, je n'avais un peu de joie que par vous... J'allais vous prouver ma reconnaissance... Je ne vous méprisais pas, je vous estimais plus qu'avant... Je comprenais ce que les hommes n'auraient pas compris... Puisque, je vous le répète, je l'eusse fait comme vous! Elle releva les paupières. Les sanglots se heurtèrent encore dans la poitrine de Claude. Elle ne retint pas son élan. Pulchérie tomba à genoux. Le geste fut si rapide, qu'il ne put le prévenir: il ne l'empêcha pas de saisir ses mains, d'appuyer dessus son visage, d'y mettre des baisers. —Je vous dis que je suis heureuse... je vous dis que je suis heureuse... Alors, lui aussi eut un élan, un emportement que sa folie de gratitude rendit presque brutal. Il la releva: —Toi à genoux, toi!... C'est

moi qui devrais être à tes pieds, m'y rouler, te embrasser, les mouiller de mes larmes, moi le lâche, qui pour mes enfants, pour leur mère, n'ai point parlé... Ah! Chérie, ma pauvre, ma petite Chérie, c'est toi qui nous a sauvés tous... c'est toi! Il mit sur le front blanc sa bouche en feu. Il le baisa avec ardeur, ce front de vierge, si pur parmi tous ceux que marquait dans ce lieu le sceau du crime. Brisée entre ses bras, brisée de joie, elle put articuler: —Et vous croyez que je ne suis pas payée de tout, vous croyez que je ne suis pas heureuse?... Ah! cet instant, je ne le donnerais pas pour tous les bonheurs que je pourrais avoir plus tard... Je n'en aurai point d'aussi grand. Claude desserra un peu son étreinte: —Si... tu en aurais bien d'autres... Tu seras riche, ta part de la fortune que ton sacrifice a laissée aux miens, égale la part de chacun de mes enfants... Un homme t'aime d'un amour qui est un culte, une adoration... C'est un être loyal et simple; le bonheur n'est pas auprès des âmes compliquées; si tu l'aimes aussi... —Albéric? oui... Pourtant je vous aime plus que lui! —Moi? —Vous... C'est vous avant n'importe qui, monsieur Claude.

Dans cet aveu, alors qu'elle ne pouvait crier la vérité, elle mettait la tendresse, en effet supérieure à tout, qui de l'instant où elle avait cette vérité, la pénétrait, s'exaltant à l'idée de devoir, qui lui faisait trouver si doux le châtiment. Ce corps qu'il pressait comme il eût pressé celui d'un enfant, vibrait de la tête aux pieds. Me Claude Varagniez tressaillait, cette fois, d'un tressaillement bizarre. Sa surexcitation tomba tout d'un coup. —Il demanda presque bas: —Tu m'aimes, moi? —Oui. —Puis qu'Albéric Soucaud? —Oui. —Et c'est parce que tu m'aimes... parce que tu m'aimes... Il bégayait. Ce qu'il éprouvait était complexe, plutôt pénible, avec la sensation que lui eût produite le soudain déchirement du voile, embrumant de mystère, l'indénissable et sublime action. Il venait pour soulever ce voile, voulant à tout prix savoir. Pulchérie d'elle-même l'écartait. Il comprenait. Le sacrifice de l'héritière du Val-Rose s'appelait un sacrifice d'amour. Ce n'était pas en cet instant, que Me Varagniez pouvait se laisser aller à la psychologie du sentiment, susceptible de mener

une pauvre fille de vingt ans éprise d'un homme de quarante-cinq, aberration qui se rencontre dans la vie, en des proportions assez fréquentes, à l'heure au quel atteignait celle-ci. Le fait existait. Et Claude eût pu simplement s'étonner de ne rien avoir deviné. A quelque entraînement qu'elle obéit, Chérie restait magnifique. Elle demandait son souvenir. Il lui devait l'honneur, plus que l'honneur, l'existence des siens. Et lui aussi l'aimait ardemment, profondément, saintement. Il ne l'aimerait point autrement jamais. Jamais il ne voudrait plus voir ce qu'il voyait, par ses yeux d'homme qu'attire invinciblement la beauté... c'est qu'elle était belle, ainsi dans ses bras, comme une de ces saintes que transfigure le culte du Bien-Aimé. Claude eut un autre emportement, une étreinte de fon. Puis, atteignant le divan, au fond de la pièce, il l'abandonna là, gagnant dans une espèce de folie l'autre extrémité. Et il demeura immobile, la face tournée vers la fenêtre, se demandant si en réalité il n'avait pas perdu la raison. Quand il se retourna, la jeune fille inconsciente de ce qu'elle pouvait produire, elle qui ne